

souvenir du Paradis terrestre, cela est possible, mais les Hébreux ne les ont certainement pas imités.

M. Frédéric Delitzsch n'a donc pas été plus heureux que tant d'autres de ses devanciers : il n'a pas retrouvé la terre de délices, cet Éden aux quatre fleuves, témoin de la première apparition de l'homme et du premier péché. C'est ailleurs que dans les environs de Babel qu'il faut chercher les lieux où Adam et Ève virent pour la première fois la lumière du jour. Le savant auteur a montré dans son livre que l'Éden n'était ni dans l'Inde, ni à l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre; il n'a pas prouvé qu'il n'était pas en Arménie. Cette dernière opinion nous semble encore, après tout, la plus vraisemblable¹, quoiqu'elle ne soit pas démontrée. Mais que le séjour primitif des premiers hommes fût en Arménie ou ailleurs, ce qui nous paraît bien certain, c'est que la Bible ne le met point dans la Babylonie. Il faut attendre la découverte de nouvelles tablettes pour savoir avec exactitude où les antiques Chaldéens plaçaient le Paradis terrestre et quels rapports existaient à ce sujet entre leur tradition et celle des enfants d'Abraham.

¹ Voir *Manuel biblique*, 9^e édit., 1895, n^o 287, t. 1, p. 520-522. — M. Engel, *Die Lösung der Paradiesfrage*, in-8^o, Leipzig, 1883, place l'Éden à Er-Ruhbé, au sud-est de Damas (1). Voir dans son volume la carte qu'il a tracée du Paradis d'après son système.

CHAPITRE IV.

LA CHUTE ET L'ARBRE DE VIE.

On n'a point retrouvé jusqu'ici dans les tablettes assyriennes l'histoire de la chute. Nous pouvons seulement y discerner quelques allusions plus ou moins vagues, dans les cylindres et dans un certain nombre de légendes, comme celles qui nous racontent les méfaits des sept esprits du mal et le péché du dieu Zou ou Zi. On ne sait pas au juste quel avait été le péché du dieu Zou : les documents qui contiennent son histoire sont mutilés. Ils nous apprennent seulement qu'il déroba les *umsimi*, objets précieux dont la nature est inconnue. Bel s'étant endormi, Zou le dépouilla de ses vêtements divins, de sa couronne et de ses *umsimi*; il voulut même lui ravir sa puissance et gouverner « la race des anges; » il fit donc la guerre au dieu Bel, mais sans succès. Après sa défaite, il fut obligé de se cacher dans son pays et le dieu Anou ordonna à ses fils de le tuer, pendant que ceux-ci demandaient que Zou fût exclu de la compagnie des dieux¹.

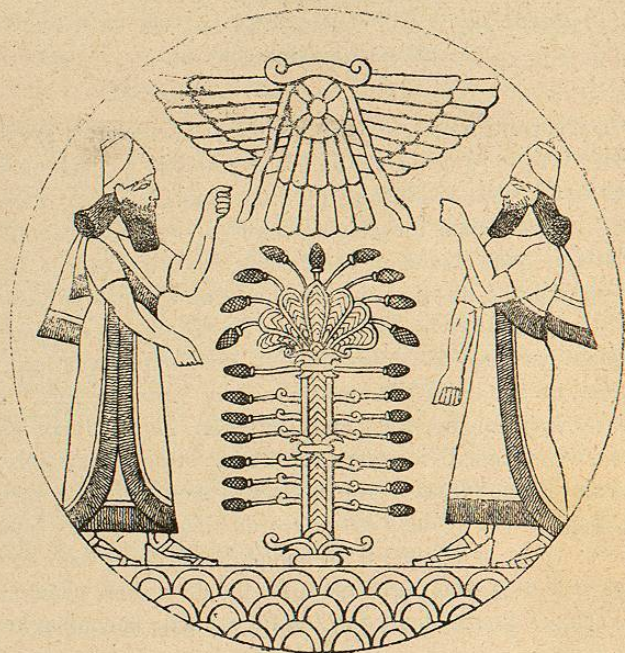
Une collection de cinq tablettes nous apprend aussi que les habitants de la terre ayant offensé Anou, le dieu du ciel, celui-ci ordonna à Loubara ou Doubara, dieu de la peste, de frapper ces impies. Les tablettes décrivent longuement les ravages causés par ce fléau².

Les textes cunéiformes, publiés jusqu'à présent, ne par-

¹ J. Ménant, *La Bibliothèque du Palais de Ninive*, p. 137-138. *Recherches sur la glyptique orientale*, t. 1, p. 107-110. G. Smith, *Chaldæan Genesis*, p. 307. Voir un autre passage, peu clair, p. 280.

² J. Ménant, *ibid.*, p. 139; G. Smith, *ibid.*, p. 123-136.

lent pas non plus expressément de l'arbre de vie de l'Éden¹, mais il est difficile de ne pas le reconnaître dans l'arbre



20. — L'arbre sacré assyro-chaldéen, d'après un bas-relief du palais nord-ouest de Nimroud.

¹ D'après M. Boscawen, une inscription accadienne parle du Seigneur de l'arbre de vie, *Nin-gi si-da*. On some early Babylonian or Accadian inscriptions, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, 1878, t. vi, p. 278. — « Chez les Égyptiens, l'arbre de vie ne nous apparaît guère que sur les monuments funéraires. Les récits de la tradition avaient appris sans doute que l'arbre divin ne poussait plus sur cette terre et qu'on ne cueillait ses fruits que dans un monde meilleur. Dans cette vieille civilisation, qui avait gardé tant de souvenirs des premiers âges, cet arbre mystérieux n'est jamais séparé de l'eau de la vie, et nos dessins montrent la déesse *Nout*, ou plutôt la personnification des

sacré qu'on voit très souvent représenté sur des monuments de tout genre, bas-reliefs, peintures et cylindres babyloniens¹.

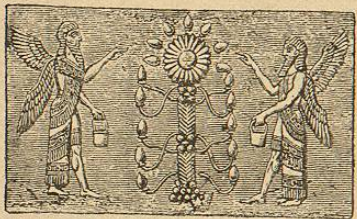
« On rencontre fréquemment, comme on sait, sur les monuments assyriens, un arbre sacré, qui, d'après son apparence, ne peut avoir été d'abord qu'un cyprès; de chaque côté est un prêtre, tenant à la main une pomme de pin et rendant hommage à l'arbre. Il résulte du fait que cet arbre est d'une espèce de bois incorruptible, le cyprès, qu'il symbolise la vie, la vie impérissable, éternelle. C'est ce que démontrent la présence des prêtres, placés en adoration à côté de lui, et surtout la circonstance suivante. Sur les cercueils découverts à Warka et conservés maintenant au British Museum, on voit une représentation unique : c'est celle de l'arbre de vie; elle signifie nécessairement la vie éternelle, l'immortalité. Peut-être, il est vrai, ces cercueils sont-ils relativement modernes, et de l'époque des Séleucides, mais en serait-il ainsi, on peut assurer qu'alors on se bornait à

régions célestes, épanchant l'eau de l'immortalité du milieu des rameaux divins. Les âmes, sous les formes symboliques des oiseaux à tête humaine, viennent s'abreuver à la source de la régénération. Elles ouvrent leurs mains pour ramener sur leurs lèvres le breuvage céleste. » V. Ancessi, *Atlas géographique et archéologique*, 1876, planche 1, et index archéologique, p. 2. Cf. Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, 9^e édit., t. III, p. 202; E. Lefebure, *Le Cham et l'Adam égyptiens*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. IX, 1887, p. 178-179.

¹ Voir Figure 20, d'après A. Layard, *Monuments of Nineveh*, 1849, 1^{re} série, pl. vi, *Embroidering on the breast of a King*. Cf. Frd. Delitzsch, *Chaldäische Genesis*, p. 304. Pour diverses représentations de l'arbre sacré, on peut voir A. Layard, *ibid.*, passim; F. Lajard, *Recherches sur le culte de Mithra*, pl. xxvii, 7; xxvi, 8; *Magasin pittoresque*, 1849, p. 193; Botta, *Monument de Ninive*, pl. 150; Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, 9^e édit., t. I, 1881, p. 33, 34; H. Fischer et A. Wiedemann, *Ueber babylonische Talismane*, in-^{fo}, Stuttgart, 1881, pl. I, n^o 2, et texte, p. 12-13.

reproduire des symboles fort anciens, qui s'étaient transmis de génération en génération¹. »

Cet arbre mystérieux a pris, sur les monuments, une forme conventionnelle et hiératique qui ne permet pas de le déterminer botaniquement avec une entière certitude; si ce n'est pas le cyprés, c'est l'*asclepias acida*, la même plante que le *soma* sacré des anciens Aryas. Il n'est pas représenté partout de la même manière². Cependant il est toujours de hauteur moyenne, au port pyramidal : sa base porte un bouquet de larges feuilles ; ses rameaux sont nombreux,



21. — Personnages ailés faisant des offrandes à l'arbre sacré.

quelquefois terminés par un cône, semblable à celui du pin. Cet arbre sacré est incontestablement un des emblèmes les plus élevés de la religion. Il est toujours accompagné de personnages qui attestent sa haute importance; ce sont tantôt des figures royales en adoration³, tantôt des génies ailés⁴, qui ont parfois une tête d'aigle ou de pernoptère ; ils sont préposés à sa garde et lui présentent, comme nous venons de le voir, la pomme de pin. Souvent, au-dessus de la plante sacrée, plane l'image symbo-

¹ E. Schrader, *Semitismus und Babylonismus*, dans les *Jahrbücher für protestantische Theologie*, 1875, t. 1, p. 124-125.

² Sur les formes diverses de l'arbre sacré assyro-chaldéen, voir E. Bonavia, dans le *Babylonian and Oriental Record*, décembre 1888, janvier et février 1889, t. III, p. 7, 35-40, 56-61 ; id., *The Flora of the assyrian Monuments*, in-8°, Westminster, 1894, p. 41-62. Cf. E. Schrader, *Die Palme als heiliger Baum auf den babylonisch-assyrischen Denkmälern*, dans les *Monatsberichten der Berl. Akademie*, 5 mai 1881, p. 426 et suiv.

³ Voir Figure 20, p. 272.

⁴ Voir Figure 21, d'après un cylindre assyrien.

lique du Dieu suprême, Ilou, c'est-à-dire, le disque ailé, surmonté ou non du buste humain ; quelquefois elle est entourée des sept étoiles de la Grande-Ourse, du soleil et de la lune.

Quoique aucun texte ne nous ait encore révélé ce qu'est cette plante si révéree, on ne peut guère s'empêcher d'y voir, comme l'observe M. Schrader, ce fameux arbre de vie que nous ne trouvons pas seulement dans les premiers chapitres de la Genèse, mais que mentionnent aussi toutes les traditions paradisiaques¹, celle de l'Inde, qui appelle cet arbre *kalpavrikscha*, *kalpadruma* ou *kalpataru*, « arbre des désirs ou des périodes ; » celle des Iraniens, qui le fait sortir du milieu même de la source *Arvi-Çura* dans l'*Airyana-vaëgo* ; celle des Sabiens ou Mendaïtes, qui le nomme *setarvan*. Le témoignage de ces derniers mérite ici d'autant plus d'attention qu'ils ont hérité d'un grand nombre de traditions religieuses babyloniennes.

Les Hindous varient d'opinions sur la nature de l'arbre paradisiaque, mais dans les livres mazdéens, c'est presque constamment le *haoma* qui est la plante de vie. Les Aryas de l'Inde attachaient une idée analogue à leur *soma*², car ils appelaient *amritam* ou « ambroisie, liqueur qui rend immortel, » la liqueur enivrante qu'ils fabriquaient en pilant dans un mortier les rameaux du *soma* et qu'ils offraient ensuite en libation aux dieux. Le « *haoma* » avec son jus sacré est aussi appelé dans un des livres sacrés des Perses, le *Yaçna*, « celui qui éloigne la mort. » Or, qu'ont fait les Perses lorsqu'ils ont voulu représenter sur leurs œuvres d'art le *haoma* ou *soma* ?

¹ Cf. Goblet d'Alviella, *La migration des symboles*, in-8°, Paris, 1891, p. 147-216.

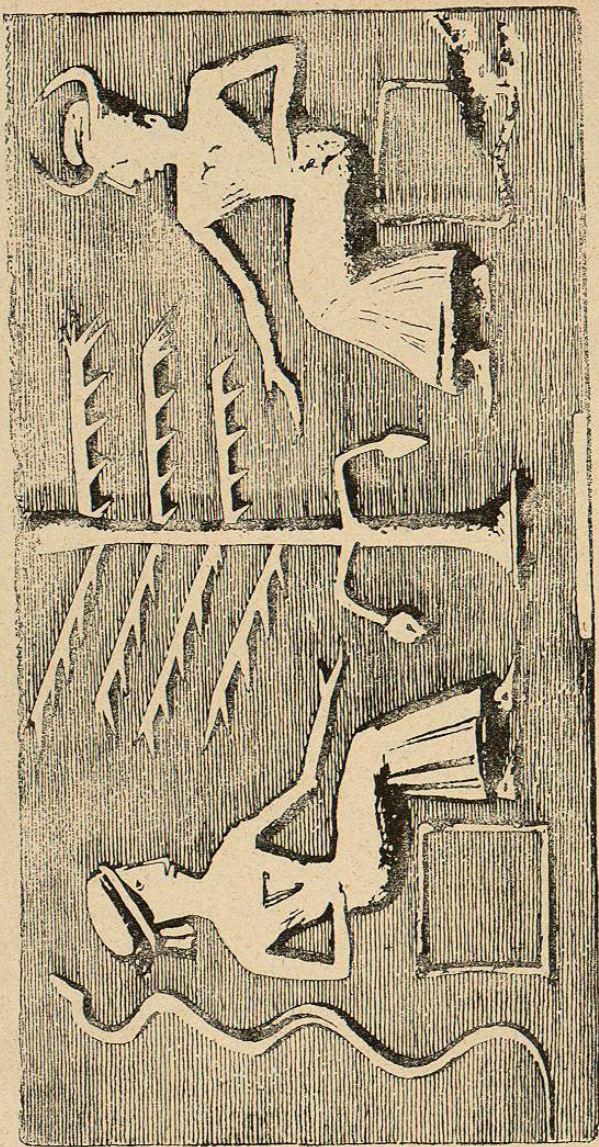
² Sur le *soma*, voir Bergaigne, *Académie des Inscriptions*, dans le *Journal officiel*, 8 octobre 1879, p. 9528 ; R. Roth, *Wo wächst der Soma*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1884, p. 134-139.

Ils ont reproduit sur leurs gemmes et sur leurs cylindres, depuis l'époque des Achéménides jusqu'à celle des Sassanides, la figure conventionnelle de la plante sacrée babylonienne, quoiqu'elle ne réponde à aucun type de la nature. Ils avaient donc reconnu une certaine analogie entre leur plante sacrée et celle des Chaldéens. Les Perses n'ont fait des emprunts à l'art chaldéo-assyrien qu'avec beaucoup de réserve et de discernement, et ils n'ont adopté, parmi les symboles religieux de leurs sujets conquis, que ceux qui pouvaient s'appliquer au mazdéisme, tels que la représentation symbolique d'Ilou, dont ils se servirent pour figurer Ahouramazda ou Ormuzd. L'adoption du type assyrien de la plante sacrée, comme image du haoma, est donc un indice décisif de l'assimilation qui existait, à leurs yeux, entre ces deux symboles, et une preuve en faveur du rapprochement que nous établissons, entre l'arbre mystérieux gardé par les génies sur les monuments assyro-babyloniens et l'arbre de vie des traditions paradisiaques.

Au sud de Babylone, dans la Chaldée proprement dite, l'image symbolique adoptée plus tard par les Perses ne se retrouve plus. Dans ce pays, c'est le palmier qui semble avoir été considéré comme l'arbre sacré, l'arbre de vie: il était le trésor des habitants qu'il nourrissait de ses fruits et dont ils tiraient une liqueur fermentée et enivrante; aussi, dans un de leurs chants, au rapport de Strabon¹, ils lui attribuaient autant de bienfaits qu'ils comptaient de jours dans l'année. Quelques-uns des monuments où le palmier est figuré comme plante sacrée laissent entrevoir que, chez les Chaldéens et les Babyloniens, il y avait, sur l'arbre du paradis, des mythes en action, dont les textes cunéiformes nous révéleront peut-être un jour le secret. Il y a même dans la collection publiée par Félix Lajard², un an-

¹ Strabon, xvii, 14, édit. Didot, p. 632.

² *Recherches sur le culte de Mithra*, 1847, pl. xvi, n. 4; G. Smith,



22. — Cylindre babylonien rappelant la scène de la tentation.

tique cylindre babylonien, en chlorite terreuse, reproduit aussi par G. Smith, qui représente un arbre aux rameaux étendus horizontalement, d'où pendent deux gros fruits, devant lesquels sont assis, face à face, deux personnages, un homme et une femme. Leurs vêtements plissés et le chapeau retroussé en forme de cornes de l'homme indiquent un cylindre chaldéen antique; la robe de la femme est plus ornée que celle de l'autre acteur de la scène. Derrière la femme se tient un serpent¹. Il est impossible à la vue de cette représentation de ne pas songer au récit biblique de la tentation d'Adam et d'Ève. Quoique la partie du poème chaldéen de la création, qui devait parler de l'arbre de vie, n'ait pas encore été retrouvée, au moins avec certitude, comme nous l'avons dit plus haut, nous pouvons conjecturer, grâce à ce précieux cylindre, qu'au moins dans une des formes du récit le serpent jouait un rôle comme dans la Bible².

Chaldee Account of Genesis, p. 91. Il est reproduit également dans Fergusson, *Tree and Serpent Worship*, p. 74, n. 5 (il le croit à tort relativement récent); dans J. Ménant, *Recherches sur la glyptique orientale*, 2 in-8°, Paris, 1883-1886, t. 1, p. 189-191, etc. — Voir, Figure 22, la représentation de ce cylindre. Les dimensions en sont fort grossies.

¹ Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 136, 331, 338.

² M. Ménant a contesté, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'interprétation du cylindre donnée ici. Voir *Journal officiel*, 27 novembre 1879, p. 1043, et *Comptes-rendus des séances de l'année 1879*, t. VII, p. 270-286; J. Ménant, *Bibliothèque du palais de Ninive*, in-12, Paris, 1880, p. 127-128, et dans les *Archives des missions scientifiques*, t. VI, 1880, p. 126. Le sens de la représentation paraît cependant tellement clair qu'il suffit, pour le saisir, d'y jeter un simple coup d'œil. Cf. H. Sayce, *Fresh Light*, p. 25. Si M. Ménant n'ait encore, comme il l'a fait tout d'abord, la présence du serpent dans cette scène, ses scrupules de savant seraient compréhensibles; mais comment méconnaître une scène analogue à celle du récit biblique, en face de ce serpent et de deux personnages tendant la main vers les fruits de l'arbre placé entre eux? Il est porté à croire que ces deux personnages sont des hommes, à cause de leur coiffure, tout en avouant que l'un d'eux n'a point de barbe. La coiffure ne prouve aucunement que le personnage imberbe soit un homme.